

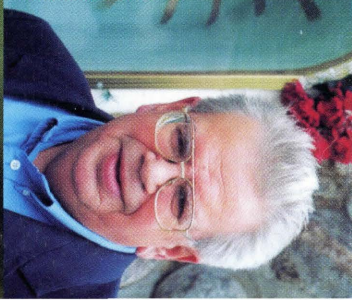
PRÉSENCE

magazine

Volume 11 • N° 84

SEPTEMBRE 2002 • 5,00 \$

REPORTAGE
PAUL-ANDRÉ
MAILHOT



La bioéthique

DOSSIER





À mauvaise école, les garçons?



Faut-il pleurer, faut-il en rire ?
Font-ils envie ou bien pitié ?
Je n'ai pas le cœur à le dire,
Mais j'ai connu le temps passé.

GILLES LARCHE

Vous vous souvenez de la chanson-thème du film *Une vieille dame indigne* qu'interprétait de sa voix chaude Jean Ferrat? Comme vous voyez, j'ai pris la liberté d'en parodier le refrain pour l'appliquer aux garçons qui fréquentent aujourd'hui nos écoles et qui, à ce qu'on dit, s'y trouvent bien malheureux. Avec vous je tenterai donc d'examiner leur sort, tout en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, question de ne pas perdre tout sens des proportions et d'éviter à la fois les pièges de l'amnésie et ceux d'une culpabilité galopante.

Dieu sait s'il s'en passe des choses dans le monde de l'éducation! On repense, on refait, on refond les programmes, après avoir renouvelé à un rythme déroutant les manuels scolaires. On jongle avec les cycles. Les enseignantes et enseignants de leur côté se recyclent pour tenter de rester en

selle alors que tout roule très vite, et ils se brûlent au travail, pendant que des fonctionnaires font tourner la machine. Les ministres se succèdent; ils annoncent des «nouvelles mesures» pour faciliter «l'évaluation des apprentissages» et contrer le décrochage scolaire, entre autres sujets de préoccupation et de désastres annoncés. On commande des études pour chercher à comprendre pourquoi les garçons sont malheureux, pourquoi les filles réussissent mieux, persévèrent davantage et, bien sûr, quels effets pervers les succès des filles, et leur entrée massive dans les facultés universitaires qui étaient autrefois des chasses gardées masculines, font courir, non seulement aux hommes de demain, mais à notre société tout entière.

Si vous croyez que j'exagère, c'est que vous passez vite sur certains éditoriaux, que vous ne jetez qu'un œil distrait sur le «opinions libres» et le courrier des lectrices et des lecteurs de nos journaux, et cela depuis un bon moment. Les femmes, en général, et les enseignantes en particulier, paraissent au moins aussi inquiètes que les hommes. La montée du féminisme aurait-elle «fragilisé» le sexe masculin dès le berceau, et la faille se révélerait-elle dans toute sa profondeur dès les bancs de l'école? Plusieurs le pensent. Que sont nos héros devenus? On les croyait forts et invincibles, on se trompait. Et s'il n'y avait pas de relève? Enfin, une question me hante dont on me souffle partout la réponse: la

peur des femmes aurait-elle pris encore un nouveau et jeune visage: celui de l'écolière «bolée», comme disent les jeunes, ou tout simplement «douée» et «appliquée», pour reprendre le vieux vocabulaire?

Certes, les succès des filles me plaisent, mais les difficultés, les abandons et les échecs des garçons m'affligent, j'espère que personne n'ose en douter. Cela dit, j'avoue qu'on aura de la peine à me convaincre qu'il faille tout chambarder pour améliorer la situation de ces derniers. Et puis, prenons le temps de le noter, des filles aussi se débattent péniblement dans nos écoles, alors que des garçons s'y débrouillent avec une grande facilité. L'appartenance à un sexe ou à l'autre — avec tous les stéréotypes que cela charrie —, ici comme ailleurs, n'explique sans doute pas tout. Mais cherchons d'abord les causes du grave malaise auquel nous sommes confrontés.

La mixité est mise en cause; certains parlent de revenir à des écoles où filles et garçons seraient de nouveau séparés. Les garçons supporterait mal d'être placés en concurrence directe avec les filles. Ces dernières semblent pourtant s'accommoder de la situation; il est même possible qu'elle les stimule. Après tout, elles savent bien qu'elles auront dans le monde du travail à faire face tous les jours à semblables défis. Aussi bien prendre tôt l'habitude de les relever, se disent-elles. Leurs confrères auraient avantage à se faire le même raisonnement.

Les garçons semblent moins motivés, ont davantage tendance à bâcler leurs travaux, se contentent de résultats plus médiocres et «décrochent» plus souvent et plus rapidement; à cela on cherche des explications. Il en est une qui revient régulièrement: l'organisation scolaire et les programmes sont mieux adaptés aux aptitudes et aux «habiletés cognitives» des filles qu'à celles des garçons. Ceux-ci, nous explique-t-on, sont faits pour se dépenser dans la pratique des sports et les activités qui font appel à leur créativité. Le vaste monde les invite à sa conquête menée en toute liberté. Comment pourraient-ils «performer» dans le cadre étrié des horaires et des programmes établis par le Ministère et gérés par des enseignantes et des enseignants qui doivent exiger un peu de discipline pour trouver le temps et la force de «passer la matière»? Jusqu'où ira-t-on dans la mise en place de pro-

grammes prétendument adaptés aux intérêts, sinon toujours au véritable intérêt, des garçons? La télévision m'a permis de faire la connaissance d'un directeur d'école qui a choisi d'inscrire le bowling à l'horaire des cours pour les «raccrocher». Pourquoi pas les jeux vidéo? C'est tellement plus *cool*.

Je me souviens d'un temps où on concoctait des programmes d'études dont on se souciait peu de savoir s'ils correspondaient aux besoins et aux aspirations des filles, il suffisait largement qu'ils les préparent aux rôles et aux tâches que la société attendait d'elles: être des ménagères accomplies, des compagnes dévouées et soumises ou, quand les circonstances les menaient sur le marché du travail, des subordonnées efficaces et effacées. Les temps ont changé. Aujourd'hui on retrouve les femmes dans tous les métiers et toutes les professions. A-t-on oublié que depuis des lunes le curriculum des études ouvrant sur les professions dites libérales et scientifiques a été conçu par des hommes, et pendant longtemps, à leur seul usage? Au Québec, il y a moins d'un siècle, le cours classique s'ouvrait finalement aux filles, mais après combien de résistances, puis, lentement, s'entrebâillèrent les portes des universités. Les jeunes filles, au dire de certains, allaient perdre dans les facultés de médecine tout sens de la pudeur, et dans celles de droit, leur dignité. Je n'invente rien; cela s'est dit et s'est écrit. Quand elles ont finalement accédé à ces lieux d'études et de recherches, elles s'en sont non seulement accommodées, mais elles y ont réussi. Par quelle fantaisie de l'esprit en est-on venu à penser qu'aujourd'hui le parcours scolaire soit mieux adapté aux aptitudes des filles alors qu'on croyait celles-ci, il n'y a pas si longtemps, incapables de s'inscrire dans celui des garçons, surtout s'il menait loin... C'est seulement en 1941 que les Québécoises ont été admises à la pratique du droit. L'a-t-on déjà oublié? Sait-on qu'on exigeait des filles des notes plus élevées que celles des garçons lors de l'examen des demandes d'admission dans certaines facultés? Les filles allaient se marier, avoir des enfants, *peut-être* abandonner l'exercice de leur profession, il fallait donc y penser à deux fois avant d'investir des fonds publics dans leur formation.

Des études récentes ont sonné le glas

d'une croyance longtemps persistante, à savoir que chez nous, les filles auraient été autrefois plus instruites que les garçons. Dans son livre *L'Alphabétisation au Québec 1660-1990*, paru cette année aux Éditions Septentrion, Michel Verrette nous apprend que «*jamais avant le milieu du XIX^e siècle, les femmes n'atteignent le taux d'alphabétisation des hommes*». Et elles mettront encore plus longtemps à rejoindre leur niveau d'instruction, comme nous le savons déjà, non pas par déficience congénitale, mais par aliénation systémique.

Le 30 avril dernier, Paule des Rivières, éditorialiste au *Devoir*, notait qu'en septembre prochain, «*80 % des personnes qui entameront des études en médecine à l'Université de Montréal seront des femmes*». Et elle ajoutait: «*Faut-il s'en réjouir ou s'en inquiéter?*» Mais pourquoi donc faudrait-il pavoiser ou se désoler devant une telle réalité? Au temps pas si lointain où ces proportions étaient inversées, étions-nous invités ou incités, femmes et hommes confondus, à nous féliciter de pareille situation ou à nous en chagriner, voire à imaginer le pire pour l'avenir des malades, de la médecine et de la société?

À toutes les personnes que les avancées des filles inquiètent tant, il faut rappeler que plusieurs d'entre elles continuent encore à interrompre trop tôt leurs études, à se réfugier dans les stéréotypes qu'on *imposait* à leurs devancières, mais qu'elles *pourraient* dépasser pour élargir toujours davantage leur choix de carrières et s'assurer un meilleur avenir. Il en est trop qui croient encore au prince charmant capable, et désireux, de leur offrir tout à la fois le grand amour et la sécurité financière pour le reste de leurs jours. Cette triste réalité a de quoi apaiser les angoisses des garçons qui craignent que les succès des filles les relèguent demain dans des emplois mal rémunérés et socialement dévalorisés, mais elle devrait tous nous affliger.

Les garçons d'autrefois n'avaient pas autant d'états d'âme; les filles ne les menaçaient pas. Ils n'avaient pas encore été «fragilisés». Ils croyaient dur comme fer, du moins c'est ce que prétend mon mari, qu'il fallait pour réussir à l'école, travailler, se donner de la peine et vingt fois sur le métier remettre son ouvrage. Quand et comment trop de garçons ont-ils donc perdu la recette? ■